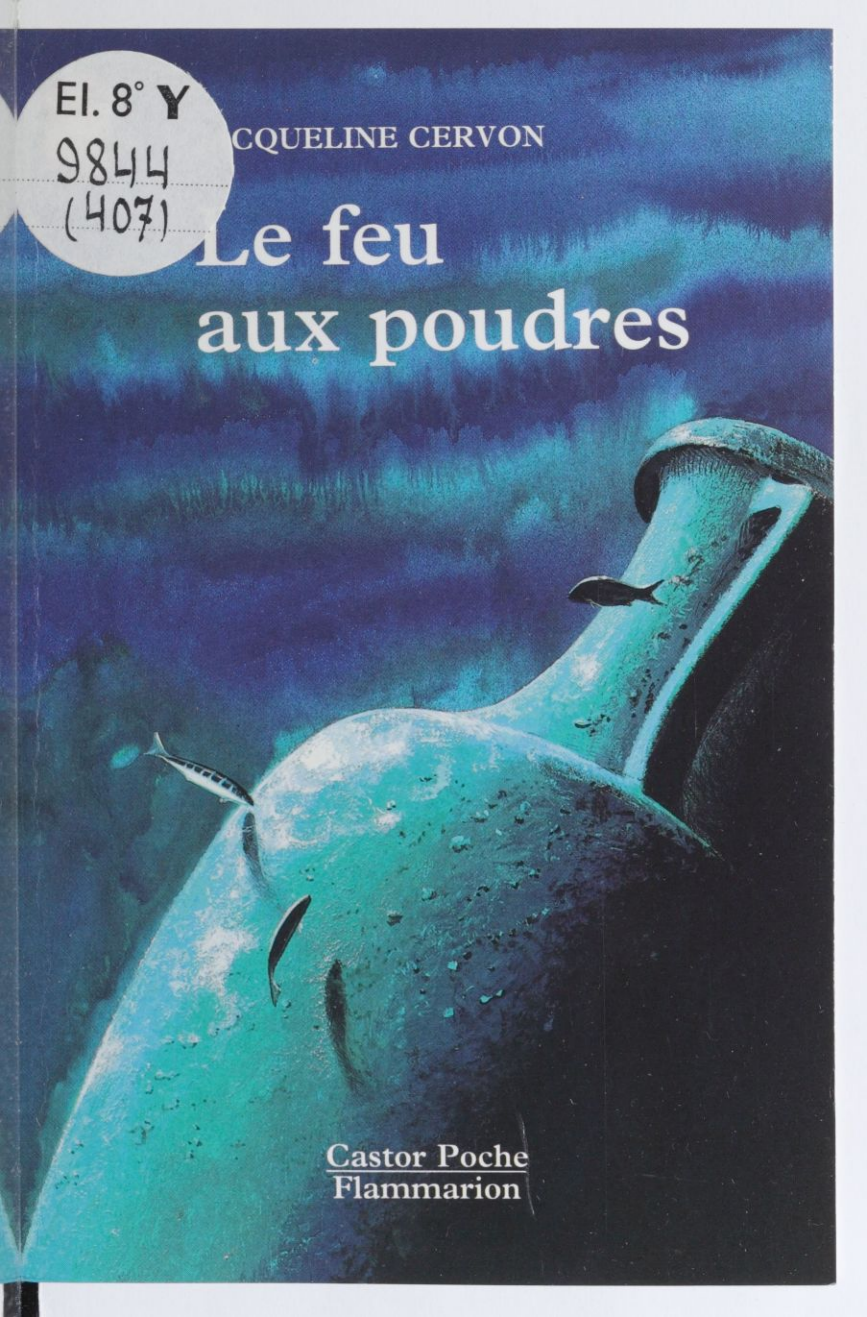
El. 8° Y
9844
(407)

CQUELINE CERVON

Le feu aux poudres



Castor Poche
Flammarion

1513010

Le feu aux poudres

EL 8°Y
9844
(407)

Castor Poche
Collection animée par
François Faucher et Martine Lang

DL-27031993-09553

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 1993 Castor Poche Flammarion
pour la présente édition



JACQUELINE CERVON

Le feu aux poudres

823



Castor Poche Flammarion

Jacqueline Cervon, l'auteur, est issue d'une famille de menuisiers-ébénistes installée depuis longtemps aux confins du Morvan et du Nivernais. Plus que ses études de lettres classiques, ses vagabondages en Afrique et dans les pays méditerranéens ont compté pour elle. La découverte des autres peuples et de leurs problèmes est son principal souci. Dans ses livres, elle essaie d'y intéresser ses lecteurs.

Incorrigible idéaliste, elle assure que la connaissance des autres ouvre la voie à la fraternité.

Christian Broutin, l'illustrateur de la couverture, est né le 5 mars 1933, par un curieux hasard, dans la cathédrale de Chartres... Élevé par un grand-père bibliophile averti, il découvre très tôt le dessin en copiant Grandville et Gustave Doré. Après des études classiques, il est élève à l'École des métiers d'art et sort le premier de sa promotion. Il est l'auteur d'une centaine d'affiches de films ainsi que de nombreuses couvertures de livres et de magazines.

Le feu aux poudres :

Sur la toile de fond de deux pays soudain sur le pied de guerre, Stavros le Grec, seul en face de Turhan le Turc et d'une équipe de pêcheurs d'éponges, devra subir, puis comprendre, tenter enfin d'éteindre, au moins entre cette poignée d'hommes et lui, le foyer de haine que le vent de l'actualité attise. Finalement Stavros et Turhan, qui se ressemblent tant qu'on les confond, ne sont-ils pas de lointains cousins que l'histoire de leur pays a séparés ?

Chapitre 1

Le caïque tirait des bordées. De courtes rafales rageuses cognaient contre les voiles rapiécées. Les vagues mordaient la coque avec hargne.

Mustafa hurla l'ordre de virer de bord. Lui-même avait les mains nouées à la barre. Il sentait le moindre frémissement du bateau dans ses bras et dans sa poitrine. Il souffrait de sa peine et l'aidait de son mieux, sans brutalité, avec une puissance patiente qu'on pouvait deviner à voir ses veines gonflées sur le dos de ses mains.

Les hommes firent pivoter la bôme, et la grand-voile, flasque un court instant comme par un jour immobile, se gonfla à rebours et offrit l'autre flanc du caïque aux lames.

– On n'avance pas ! cria Kacim. On perd pendant la manœuvre ce qu'on a gagné avec la bordée !

De son bras tendu, il montra la côte turque toute proche. Le caïque décrivait de laborieux festons devant le même cap sans parvenir à le doubler.

– J'y peux rien ! clama Mustafa. Si ce damné moteur nous avait pas lâchés !...

Le caïque avait un moteur auxiliaire. Mustafa avait pris l'habitude de compter sur lui par gros temps. Le bateau remontait mal au vent : il n'était bon qu'à filer dans la brise.

– On aurait mieux fait de rester à pêcher, grogna Berduk à l'adresse de Turhan [1]. Des éponges douces, c'est pas tous les jours qu'on en trouve !

– On reviendra, dit Turhan avec effort.

En fin de journée, après des heures de plongée, il avait l'impression de porter le poids de la mer sur ses épaules jusque sur le pont du caïque. Ses oreilles bourdonnaient d'une autre musique que celle du vent, et sa vue se brouillait d'embruns, même quand la mer n'en crachait pas.

1. Le *u* se prononce *ou*, en turc. Les consonnes finales sonnent comme si elles étaient suivies de notre *e* muet. Exemple : Turhan se prononce *Tourhane*.

– On reviendra..., bougonna Berduk, c'est vite dit ! On n'est pas loin de Fetiye [1], et les gars de là-bas ont peut-être repéré le banc !
– Si on se mettait à l'abri du cap en attendant que le grain passe ? proposa Kacim.

Il était obligé de hurler pour dominer le vacarme.
– Pas question. On n'avance pas beaucoup, mais on avance. Il faut qu'on arrive à Bodrum au plus tôt. Tu te mettras au moteur tout de suite. Tu y passeras la nuit s'il le faut. On retourne au banc demain, à l'aube.

Le ton de Mustafa était sans réplique. Kacim se gratta la tête sous sa casquette.
– Demain..., demain..., c'est vite dit. Une pompe à injection, ça se retape pas comme ça ! Et puis, pendant que j'y serai, j'aimerais fourrer le nez dans les cylindres. Il y aurait des soupapes prêtes à lâcher que ça ne m'étonnerait pas. Voilà des mois que je te le dis : il a fait son temps, le moteur.
– Et toi, tu as fait ton temps ? aboya Mustafa. Aide à la manœuvre, ça vaudra mieux que de raconter des âneries !
– Les voiles aussi sont fichues, bougonna

1. Le *e* muet n'existe pas en turc. Il faut prononcer *Fétiyé*.

Kacim en s'exécutant. Tout est fichu dans ce fichu bateau. Des éponges, jamais assez d'éponges ! Jamais assez, oui, pour mettre un sou dans l'entretien de cette carcasse !

Il était le mécanicien du bord et réalisait des prouesses pour garder en état de marche le vieux diesel acheté d'occasion par Mustafa bien des années auparavant. Cette défection de la pompe lui était comme une insulte personnelle. Il donna un coup de pied rageur dans la masse gluante des éponges qui empestaient le pont de leur forte odeur chlorée.

– Hé là ! doucement ! Elles t'ont rien fait ! gronda Berduk.

– C'est pas leur place. Qu'est-ce que vous attendez pour les enfiler et les mettre à égoutter ? Qu'elles retournent d'où elles viennent ?

Décidément, Kacim avait l'humeur orageuse.

– Ça fraîchit encore, dit Berduk à Turhan quand les guirlandes d'éponges furent suspendues. On va déguster quelque chose !

– Ça m'est égal, dit Turhan. La mer me berce.

Il s'étendit sur le pont en prenant soin de se caler vers une des petites embarcations qui servaient aux plongeurs. Berduk éclata d'un gros rire.

– Tu parles d'une berceuse ! Dans rien de temps, tous les diables vont corner dans la toile !

Turhan ferma les yeux. Le grincement des vergues, les coups de bélier des vagues, les clameurs des hommes, tout cela n'était que musique familière. La Méditerranée a fréquemment de ces colères soudaines. Le moteur, les voiles, c'était l'affaire de Kacim et de Mustafa. La sienne, c'était les éponges, uniquement les éponges, et il en avait eu sa part depuis l'aube.

À dix-huit ans, après une dure journée comme celle-ci, il paraissait aussi vieux que Berduk avec sa trentaine. Sous les cheveux noirs bouclés, les yeux étaient las, les commissures amères. Un pli profond rayait sa joue.

Les autres plongeurs aussi accusaient plus que leur âge. Seul Berduk semblait indestructible. Un colosse, aux muscles noués comme des cordages ; la tête plantée court sur les épaules par un cou rond comme un mât ; le visage large, barré d'une moustache drue et noire. Il faisait équipe avec Turhan et le garçon s'épuisait à suivre le rythme de plongée de son rude partenaire.

Le soleil disparaissait sous un bandeau

de nuages, au ras des flots. À cette heure, le caïque aurait dû entrer au port et décharger sa cargaison. Sur le pont mouvant, Husseyin, un des plongeurs, avec autant de sérénité que s'il se fût trouvé devant le mirhab [1] d'une mosquée, se prosternait sur son tapis à prière. Il avait tourné sa casquette, visière sur la nuque. Allah seul aurait pu dire si ses flexions étaient seulement inspirées par la foi ou précipitées par les balancements anarchiques du bateau.

Deux heures plus tard, une grande gifle d'eau vint réveiller Turhan. Il s'ébroua, se sentit prisonnier. Quelqu'un – Berduk, sans doute – l'avait amarré au canot. Des lames balayaient le pont. À l'avant, le beaupré pointait vers le ventre obscur du ciel puis plongeait dans les abysses avant de se relever. Les nuages couraient à la lune. Le caïque les poursuivait comme un chien qui a levé un vol de perdrix.

Incrédule, Turhan s'assit pour faire le point. Il avait bien vu : le bateau filait

1. Partie d'une mosquée, toujours orientée du côté de La Mecque, devant laquelle se prosternent les fidèles.

devant la tempête, la grand-voile serrée sur sa vergue, les focs ramenés au plus court. Les rafales se ruaient dans le seul carré de toile qui leur était donné en pâture. La côte fuyait à bâbord.

Il identifia la masse de Berduk, toute proche, et l'interpella :

– Hé ! Où on va comme ça ?

– Peut-être bien qu'on retournait au banc, ricana Berduk ; seulement, on l'a raté !

– Mais...

– Cherche pas à comprendre, mon gars. Le vent est encore plus têtu que Mustafa. Il nous a fait faire demi-tour sans sa permission.

– Et Bodrum ?...

– Loin derrière. J'ai comme qui dirait idée que Kacim pourra pas réparer sa pompe ce soir ! On va passer la nuit sur le rafiot... ou chez les Grecs !

Turhan essuya de son bras son visage qu'une lame venait de submerger. Il suffoqua, gargouilla :

– Chez les Grecs ?...

– Ben dame ! Faut pas croire que Mustafa va où il veut !

Turhan écarquilla les yeux pour mieux distinguer la terre qui défilait à bâbord.

– Quand même, on n'est pas loin de chez nous. Regarde !

Berduk rit de son gros rire.

– Tu rêves, petit ! Ce que tu vois là, c'est pas la Turquie, c'est Simi. À tribord, tu as Tilos [1] et devant, crois-moi si tu veux, c'est Rhodes ! De la grecquaille partout !

Comme Turhan ne trouvait rien à dire pour commenter cette étrange situation, il ajouta en s'esclaffant :

– On va peut-être leur faire une visite, aux gars d'en face ! Par les temps qui courent, ce serait un rien gonflé ! Pendant qu'on y est, autant pousser jusqu'à Chypre pour donner un coup de main aux nôtres !

La veille, la radio avait annoncé que la garde nationale grecque de l'île avait renversé le régime de Mgr Makarios [2], le président en place, et catapulté un certain Sampson à la tête du gouvernement. L'événement était une atteinte à l'indépendance de l'île [3] et une menace pour l'avenir ; un premier pas vers le rattachement de Chy-

1. Iles grecques du Dodécanèse.
2. Le 15 juillet 1974.
3. En 1959, l'île de Chypre – qui était sous tutelle anglaise depuis 1878 – est devenue un État indépendant. La Grande-Bretagne, la Grèce et la Turquie se sont engagées alors à garantir l'indépendance du jeune État. La Grèce faisant une égratignure au contrat, ses partenaires réagissent, et d'abord la Turquie, plus directement concernée.

pre à la Grèce. Que deviendrait alors la minorité turque de l'île ? La question avait touché au vif toute la population de Bodrum, comme celle des autres villes de la République.

– On va se faire prendre par un garde-côte, dit Turhan.

– Penses-tu ! Par un temps pareil, fait meilleur à regarder la mer de la terrasse d'un café ! gronda Berduk.

Il ponctua sa phrase d'un crachat qui se voulait une insulte à la race grecque tout entière.

– Tiens ! Qu'est-ce que je te disais ! dit-il en montrant une terre qui se dessinait à la proue, noire entre le ciel et la mer, baignée de fugitives clartés lunaires.

Prenant les autres à témoin, il clama :

– Alors, on la prend à l'abordage, la fameuse île de Rhodes ? Ça ferait pas plaisir à voir le croissant turc là-bas, en attendant de le voir à Chypre ?

– Plutôt ! reconnut Kacim. Mais c'est pas encore pour aujourd'hui. On va essayer de filer entre l'île et le cap Kara pour prendre abri de notre côte à nous.

Quoi qu'en eût dit Berduk, Mustafa était encore maître de son caïque. S'il avait renoncé à remonter au vent, il avait seulement feint de lui obéir aveuglément. Au

mépris du danger que pouvaient représenter les gardes-côtes, il avait quitté les eaux turques pour aller chercher un courant favorable qui, il le savait, l'aiderait à rallier la terre turque. Pas question d'aller chez les Grecs ! Plutôt couler !

À l'avant, Ismaïl, l'homme au regard perçant, guettait l'obstacle qui pouvait surgir, récif ou bateau. Il s'était lié au beaupré. Avec un fatalisme tout oriental, il subissait sans broncher embruns et lames. Il semblait une figure de proue sculptée à même le bois.

Brusquement, la barre devint moins dure dans les mains de Mustafa. Le courant ! C'était gagné ! Il suffirait maintenant d'épauler l'effort du bateau et de le convaincre, en douceur, de piquer vers le nord-est.

Au cap Kara, la terre tombait abrupte dans les flots, protégeant la bordure côtière du vent qui déboulait du nord-ouest. Le caïque amena sa voile, courut sur son erre. Mustafa donna l'ordre de jeter l'ancre. La mer clapotait en courtes vagues coléreuses, frustrées de la démence universelle. Les rafales passaient largement au-dessus du mât qui, doucement, au rythme de son grincement familier, oscil-

lait sur le ciel échevelé avec la régularité d'un métronome...

L'aube trouva les hommes reposés, la mer calmée.

– Hep ! Mustafa ! On fait un saut à terre avant de partir, réclama Berduk.

C'était un droit imprescriptible à ses yeux, ce plaisir de sentir sous ses pieds que la terre n'était pas partie à la dérive pendant la tempête.

S'incrustant dans la falaise, une baie ourlée de sable invitait au débarquement.

– Vous venez, les gars ?

Quelques-uns grognèrent leur refus, groupés autour d'une bouilloire où chauffait l'eau du café matinal.

– J'y vais, dit Turhan en sautant sur ses pieds.

Il ne paraissait plus rien de sa fatigue de la veille. Il avait retrouvé sa jeunesse, une peau sans pli, un regard discret sous les épais sourcils. Il libéra le canot qu'il partageait avec Berduk.

Kacim hésitait à les suivre.

– Bah ! ça va me dégourdir les jambes, dit-il enfin. Je prends ton canot, Husseyin. Qui vient avec moi ? Pas d'amateur ?

– C'est bon, j'y vais aussi, dit Husseyin,

mais il faudra me garder du café. C'est entendu, les gars ?

Quelques instants plus tard, le palan avait hissé les deux petites embarcations par-dessus la lisse et les avait déposées sur la mer moirée où jouaient les reflets du soleil levant. Les quatre hommes descendirent à leur tour. Ce fut seulement quand les canots touchèrent le sable qu'ils remarquèrent une forme étendue plus loin sur la plage.

– On dirait qu'on n'est pas les premiers à débarquer, dit Berduk. Vous avez vu, les gars ?

– Un noyé, tu crois ? demanda Turhan.

Berduk ricana.

– Ça, mon vieux, on peut pas le savoir d'ici !

Il se dirigea vers l'épave humaine de son pas lourd et balancé. Les autres le suivirent.

L'homme s'était échoué à côté d'une caisse qui avait dû lui servir de bouée. Il n'avait pas eu la force de se traîner hors de la portée de l'eau. Les vagues venaient lui lécher les jambes, et son pantalon, tour à tour gonflé ou flasque, était bien la seule chose à paraître vivante en lui.

– Il est peut-être pas mort, dit Turhan.

Kacim se baissa vers l'homme, le retourna.

– C'est possible, dit-il.

Il tâta le cœur à travers la chemise mouillée.

– Il a pas l'air, dit-il, mais il vaut guère mieux si on s'occupe pas de lui tout de suite !

Il déboutonna la chemise pour assurer son diagnostic et découvrit autour du cou une chaîne ; au bout de la chaîne, une croix.

– Giaour [1] ! laissa tomber Husseyin avec une lippe de mépris.

Il marmonna la formule rituelle : « Il n'y a de dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète. »

La croix avait des branches d'égale longueur : une croix grecque.

Berduk se tourna vers l'île de Rhodes qui semblait les narguer, blonde et vaporeuse sur l'eau lisse de la mer apaisée, dans le petit matin, et il confirma :

– Un Grec !

Il tourna autour du naufragé avant d'ajouter :

– N'a pas l'air d'un troufion. En a pas le

1. Un « infidèle ». Nom donné par les Turcs aux chrétiens.

plumage, en tout cas. Si je savais qu'il était en route pour Chypre, je l'écraserais comme une bête malfaisante.

– T'es pas malade ? s'insurgea Kacim. On n'est pas encore en guerre, que je sache ! Grec ou pas, je vais tâcher de le ranimer. Ôte-toi de là !

Il retourna l'homme sur le ventre, lui plaça la tête sur le côté et s'accroupit sur ses reins. Il n'eut pas à aider longtemps la respiration déficiente. Le Grec eut un hoquet, cracha un peu d'eau, s'agita. Il avait de l'ardeur à vivre. C'était un lutteur, de toute évidence. Il avait dû mener une rude bataille contre la mer déchaînée avant de venir s'échouer là.

Kacim l'aida à s'asseoir. Un léger fléchissement des coudes, puis les deux bras du rescapé se tendirent pour soutenir le poids du buste encore engourdi. La tête renversée en arrière, le Grec aspira l'air à pleine poitrine. Enfin son visage bascula vers l'avant.

Les Turcs assistaient à sa résurrection, figés par la même stupeur. Le naufragé était un garçon de dix-huit ans à peine. Il ressemblait à Turhan comme un frère !

Chapitre 2

Le premier à réagir fut Berduk. Il donna une claque sonore dans le dos de Turhan et clama :

– Tu nous avais pas dit que tu avais de la parenté en face !

– Mais... j'en... j'en ai pas ! bredouilla Turhan.

– Faut pas nous en raconter ! Mets-toi voir à côté de lui...

Il enleva brutalement la casquette de son coéquipier et le poussa vers le rescapé. Celui-ci émergeait lentement de sa nuit. Le corps avait repris goût à la vie le premier, laissant l'esprit à la dérive. Toute cette lutte, ces goulées d'air avalées à la sauvette entre chaque gifle d'eau salée, ces brasses obstinées à la crête des vagues et au creux

des lames pour en arriver là : se reconnaître dans un autre visage comme dans un miroir ! À ne plus savoir si on est vivant ou si on flotte autour de sa propre réincarnation !

Le Grec confia le poids de son corps à un seul bras et leva la main libérée jusqu'à son visage pour le débarrasser du sable humide qui le maculait. Pas de doute, il était bien lui-même ! Ses doigts reconnaissaient le modelé familier.

Machinalement, Turhan avait eu le même geste comme s'il n'était plus, effectivement, que le reflet de son vis-à-vis.

– Non, mais ! regardez-les ! s'esclaffa Berduk. Ma parole, ces deux-là sont jumeaux !

– Ma foi..., fit Kacim, ébranlé.

– Pourtant, dit Husseyin de sa voix lente, Ismet n'a jamais eu qu'un fils, à ma connaissance. Hein, Turhan, ton père a bien que des filles, à part toi ?

Turhan se tourna vers les trois hommes.

– Puisque je vous dis que je le connais pas ! dit-il avec un brin d'impatience.

Il ne comprenait rien à cette ressemblance. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'avait rien à voir avec le Grec, rien, absolument rien ! Quitte à renier son propre visage !

Il emprisonna le coupable dans ses deux

mains comme s'il pouvait le façonner à quelque autre image, spécifiquement turque.

– Je m'appelle Stavros Pétronidès, dit le Grec. Stavros Pétronidès, vous comprenez ?

Sa voix, au moins, était différente, plus chantante, plus claire que celle de Turhan. Il se frappait la poitrine avec conviction. Il sourit. Son esprit assimilait peu à peu l'étrangeté de la situation. Fugitivement, la ressemblance disparut : le sourire lui donnait un air juvénile que n'aurait jamais plus Turhan, marqué par trois années d'une vie trop rude. Cela suffit à chasser le malaise des hommes.

– C'est bien ce que je pensais, dit Kacim en se grattant la tête de son geste familier, on va pas comprendre un mot de ce qu'il va raconter !

– Je me demande bien qui aurait du temps à perdre pour apprendre le grec ! s'exclama Berduk.

– C'est pas le tout, qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

– Qu'est-ce que tu veux en faire ? C'est déjà beau que tu l'aies ravigoté ! Laisse-le où il est. S'il veut retourner chez lui, il sait nager.

– Tu veux rire ? Rhodes est pas loin, mais

il y a bien quand même une dizaine de milles !

– Et alors ! Il a su les faire avec sa caisse à savon, pas vrai ? Il a qu'à recommencer dans l'autre sens, voilà tout !

Kacim haussa les épaules.

– Il a été poussé ici par le courant. Je connais pas de nageur capable de remonter un courant pendant dix milles.

Il se tourna vers Husseyin, le taciturne.

– Et toi, qu'est-ce que t'en penses ?

Husseyin avait encore sa casquette, visière sur la nuque. Ceux qui portent la visière devant, avait-il coutume de dire, cherchent à se mettre à l'abri du regard de Dieu. Lui n'avait aucune crainte à ce sujet et il laissait toujours son front et ses yeux à découvert.

– Allah est grand. C'est lui qui l'a conduit ici, dit-il.

– C'est aussi Allah qui nous a menés vers lui, dit vivement Turhan qui échappait enfin à la fascination de l'autre visage.

– Hé là ! Pas si vite ! protesta Berduk. Si j'avais pas eu envie de me dégourdir les jambes, tu l'aurais pas trouvé, ton double. Il aurait séché là comme une algue.

– Tout ça, c'est des mots, trancha Kacim. On va l'emmener à Bodrum et le remettre à la police. À mon sens, y a rien d'autre à